

La sociologie embarquée

Accéder au terrain par et pour les ONG au Mali

Verena RICHARDIER, Sociologue,
Université de Fribourg (Suisse)

Résumé :

À partir d'une expérience et d'un point de vue situé, cet article propose d'explorer la recherche par et pour les ONG au Mali. Ces dernières disposent de financements conséquents, ont construit une expertise et des dispositifs assurant leur sécurité et peuvent intervenir dans des zones de conflits. Elles ont développé des formes de recherche qui leur sont spécifiques, professionnalisant leur expertise pour la rapprocher du monde académique. En travaillant pour les ONG, le chercheur est embarqué. Il doit composer avec certaines limites et négocier différentes stratégies qui interrogent ses pratiques tout au long de son travail d'enquête.

Abstract:

This article explores research by and for NGOs in Mali. NGOs have access to substantial funding, have built up expertise and systems to ensure their security, and can intervene in conflict zones. They have developed their own specific forms of research, professionalizing their expertise to bring it closer to the academic world. When working for NGOs, the researcher is on board. They have to deal with certain limits and negotiate different strategies that call into question their practices throughout their investigative work.

Mots clés :

ONG, Recherche opérationnelle, Terrain, Mali

Keyword:

NGO, Operational research, Fieldwork, Mali

« *Toi, je t'aime pas, tu regardes tout, tu notes tout, mais on sait pas ce que tu penses* ». Cette phrase, incisive, m'a été lancée lors d'un atelier de formation organisé par une ONG internationale à Bamako en 2016. Un chef de projet, récemment recruté dans l'organisation qui finançait ma thèse, avait remarqué que je ne prenais pas mes notes au même moment que les autres. Ma présence l'intriguait. J'ai perçu son invective comme une invitation à échanger, et nous avons eu ensemble un long entretien sur son travail et le mien. Je n'ai jamais oublié ces mots. Ils incarnent pour moi tout ce qui définit la recherche par et pour les ONG : incompréhension, curiosité, relations de pouvoir, distance et proximité à la fois.

Ma jeune carrière de sociologue est intimement liée au monde humanitaire. C'est une ONG, Handicap International, qui a financé ma thèse de 2015 à 2017, grâce à un contrat de CIFRE¹. C'est encore une ONG, le Secours Islamique France, qui m'a engagée comme chercheuse en 2019, après ma soutenance de thèse. Et c'est enfin avec une ONG, un peu différente cette fois-ci des dernières, l'Institut de Formation de Bioforce, que j'ai mené ma première recherche postdoctorale en 2021. Mon accès aux terrains de recherche au Mali a ainsi toujours été déterminé par mes relations avec le monde humanitaire, qu'elles soient professionnelles ou personnelles. La compréhension de mon identité de sociologue et de mon rôle de chercheuse ne peut donc faire l'impasse sur ces relations. De plus, au-delà de mon parcours personnel, les ONG sont souvent incontournables pour la recherche, particulièrement dans les zones de crise ou de conflits, où elles peuvent être les seules institutions présentes, offrant ainsi une protection aux chercheurs, un accès au terrain, et des

1 Les Conventions Industrielles de Formation par la Recherche sont des thèses financées par des entreprises ou associations et par l'État.

financements (Brabant, 2013). Elles concentrent également un savoir réel, des informations clés susceptibles d'être demandées, explicitement ou non, par certains de leurs bailleurs de fonds. Quels sont les savoirs recherchés par les ONG pour leur action ? Quelles formes de recherche sont développées par ces structures, pour quels usages ? Dans quelle mesure peut-on mener des recherches académiques avec elles, pour elles ?

Les ONG et la recherche académique ont formé de multiples alliances qui ont donné lieu à de nombreux retours d'expériences. L'anthropologie du développement a exploré cette question depuis plusieurs décennies (Atlani-Duault et Dozon, 2011 ; Lavigne Delville *et al.*, 2007 ; Lavigne Delville et Fresia, 2018 ; Olivier de Sardan, 2007 ; 2011). Jean-Pierre Olivier (2011) de Sardan distingue ainsi trois approches de la recherche en anthropologie du développement. La déconstruction du discours sur le développement d'abord, qui correspond à la volonté d'interroger le langage des « développementistes » et leurs dogmes. L'approche populiste poursuit cette réflexion, mais à l'inverse, en cherchant à comprendre et valoriser les discours indigènes et locaux. À cet égard, Olivier de Sardan différencie le « populisme idéologique », qui a tendance à magnifier les pratiques et savoir-faire locaux contre les dogmes des institutions de développement, du « populisme méthodologique » qui vise à prendre en compte ces discours et leurs conditions d'énonciation, mais sans émettre de jugement sur leur qualité. Enfin, l'approche par l'enchevêtrement des logiques sociales consiste à étudier les rencontres entre différents univers de règles et de sens et s'appuie sur l'étude précise de situations. Le travail de terrain est central dans cette dernière approche et se situe au cœur des études menées notamment par l'Association pour l'anthropologie du changement social et du développement (APAD). À la fin des années 1990, Laurent Vidal distingue également une recherche issue d'un besoin des praticiens, de celle visant à mieux comprendre les populations (Vidal, 1996). Des professionnels du développement et des chercheurs ont également réfléchi ensemble aux enjeux que posent leurs collaborations (Ridde, 2021). Un nouveau mouvement de recherche se développe désormais avec une professionnalisation de la recherche

au sein des ONG, multipliant les ponts entre monde académique et humanitaire, créant des laboratoires comme le Centre de Recherche en Anthropologie et Sciences Sociales (CRASH) au sein de Médecins Sans Frontières, des financements dédiés comme la Fondation Croix-Rouge, ou une expertise quantitative d'ampleur comme IMPACT Initiative, partenaire de l'ONG ACTED.

Je souhaite ajouter ici à ces réflexions un retour d'expérience personnel et situé qui prend place dans le contexte d'une recherche par et pour les ONG, distincte d'une recherche au service du développement. La recherche par et pour les ONG est une recherche internalisée, à la frontière des mondes, et construisant elle-même ses « objets d'interface » avec la recherche académique (Lavigne Delville *et al.*, 2007). Elle est forcément embarquée, c'est-à-dire issue des besoins, des moyens et de la réflexivité de l'ONG. Le chercheur est, comme le travailleur humanitaire, un acteur idéologique représentant son organisation (Agier, 2013), même s'il essaie de maintenir son indépendance pour mener des travaux dépassant un seul point de vue. Malgré ma connaissance des relations complexes entre anthropologie et développement, monde académique et monde des ONG, j'ai vécu dès mon travail de thèse toutes les contradictions d'une recherche « embarquée » et internalisée qui offre comme principale porte de sortie celle d'un *élargissement* de la recherche (Burawoy, 2003) et d'une *hybridation* (Payet, 2005).

Pour développer cette idée, je souhaite inviter le lecteur à un voyage dans ce monde à part de la recherche par et pour les ONG, même s'il est sans doute similaire de prime abord à celui d'une recherche sur commande. Ce voyage commence par une observation de ce qui nous entoure, afin de mieux comprendre les personnages et les formes de la recherche que j'ai rencontrés au Mali au sein des différentes ONG avec lesquelles j'ai collaboré. Dans un deuxième temps, il s'agira d'analyser les différentes stratégies, chemins de traverse et chemins principaux que j'ai pu emprunter durant ce voyage. Enfin, je reviendrai sur les enjeux de ces chemins et sur la question de comment continuer malgré les obstacles.

Première étape du voyage : les formes de la recherche par et pour ONG

À Handicap International comme au Secours Islamique France (SIF), je ne me suis jamais retrouvée sur des terres vierges de toute expérience de recherche. Je suis arrivée au contraire dans un petit monde bien établi, qui avait travaillé depuis longtemps à construire sa propre expertise. Trois formes de recherche pouvaient s'y croiser : celle d'une recherche officielle, liée aux domaines d'intervention des organisations ; celle d'une recherche déployée pour un projet particulier ; et enfin, une recherche en coulisse menée par les travailleurs de terrain lors de leur projet, afin d'être en mesure d'adapter leur intervention à des « besoins » évolutifs, bien loin de ceux figés dans les lignes d'une demande de financement. Cette recherche n'en portait jamais le nom, mais ses méthodes se confondaient parfois avec des pratiques ethnographiques très travaillées, sans que cela soit toujours conscient. Les acteurs et les types d'accès aux terrains de ces recherches pouvaient se confondre, mais ils étaient souvent plutôt distincts.

La « recherche officielle », celle liée à la production d'une expertise bien définie se retrouve plutôt dans les ONG importantes. À Handicap International en 2015, tout un service y était consacré. Appelé « Direction des Ressources Techniques », ce service était constitué de différentes équipes qui chacune portaient une expertise de l'organisation, comme l'inclusion, la réhabilitation, etc. Il était principalement basé à Lyon, au siège de l'organisation. Ses salariés travaillaient en général depuis longtemps pour Handicap International, parfois plus d'une décennie. Ils avaient l'expérience des années, un historique des évolutions organisationnelles, des choix stratégiques et politiques. Proches des milieux académiques², essentiellement français, ils représentaient une forme d'autorité sur les projets, chargés d'assurer une cohérence

² Ces spécialistes pouvaient avoir des thèses par exemples en sciences humaines. Certains quittaient aussi parfois les ONG pour entamer une recherche académique. Ils étaient également chargés d'animer des partenariats universitaires ou avec des centres de recherche dans l'objectif de « valider » scientifiquement leurs expertises.

d'action en action, de garder la mémoire de ces dernières, et de poser l'étalon de leur qualité. Leur travail répondait à la nécessité pour les ONG de poser une rhétorique et une logique d'action identifiable, afin notamment de se démarquer auprès des bailleurs de fonds. Ces experts ne menaient toutefois pas, ou très rarement, eux-mêmes des recherches. Ils s'appuyaient sur celles qu'ils commanditaient, et sur un savoir issu de leur expérience opérationnelle, parfois ancienne. Ils pouvaient être chercheurs, militants, spécialistes. Véritables figures plurielles, « l'expert associatif échappe aux critères définitionnels classiques » (Lochard et Simonet, 2009). La « recherche officielle » se rapproche de plus en plus d'une recherche académique, dont elle s'inspire, qu'elle peut financer et avec laquelle elle peut directement travailler. Elle est alors qualifiée de « recherche opérationnelle », dont la définition n'est pas la même pour tous. Il s'agit pour certains d'un travail de transmission, pour d'autres d'une recherche qui aiderait directement des personnes. Nathalie Herlemont-Zoritchak, docteure en sciences politiques et directrice de la Fondation Handicap International, a par exemple décrit son travail comme celui d'un « connecteur » entre le monde universitaire, le monde du développement et de l'action d'urgence³. En revanche, pour le directeur de l'Unité de Recherche sur les Enjeux et Pratiques Humanitaires de Médecins Sans Frontières, « la "recherche opérationnelle" désigne tout type de recherche, quelle que soit la méthodologie employée, "du moment que les résultats ont des implications pratiques et que nous nous concentrons sur les patients et les communautés" » (McLean et Jamet, 2021).

En tant que « chargée d'étude partenariat », j'ai dû intégrer ce groupe d'experts associatifs à Handicap International durant ma thèse. Sur le terrain, j'étais alors confondue avec ces experts aux rôles très normatifs, considérée comme extérieure aux programmes. Rester plusieurs mois me permettait toutefois d'enrichir progressivement mon rôle aux yeux des équipes. En effet,

3 « FOCUS ON – The position of "operational researcher": an intervention from Dr. Nathalie Herlemont-Zoritchak – Humanity & Inclusion | Handicap International – Blog ». 24 juillet 2017. Consulté le 14 septembre 2021. <https://blog.hi.org/operational-researcher-researchers/>.

la recherche officielle accède au terrain sur des temporalités très courtes, de quelques jours à quelques semaines, suivant des emplois du temps soigneusement définis à l'avance. Cet emploi du temps et les objectifs des missions étaient contenus dans des « termes de références » qui laissaient assez peu de place à l'improvisation. De mon côté, je restais plus d'un mois et mon emploi du temps pouvait suivre plus librement le rythme de mes rencontres. Cela m'a permis notamment de me différencier des « chercheurs par projets », ce qui n'a plus été possible lors de mes expériences professionnelles suivantes.

En effet, suite à ma thèse et à cette première expérience de « recherche officielle », je suis allée au Mali, pour le SIF, en tant que chercheur par projets. Contrairement à la recherche officielle, qui concerne l'ensemble d'une expertise, au-delà d'un seul projet, les « chercheurs par projets » mènent une recherche conditionnée à une action spécifique et délimitée dans le temps. Cette action peut être issue d'une proposition présentée à un bailleur et financée, ou bien constituer une réponse à un appel d'offres de bailleurs sous la forme d'une « consultance », soit une recherche conditionnée par des lignes directrices. Cette forme de recherche est la plus présente dans les ONG et revêt des configurations très diverses. Dans ce cas de figure, un professionnel est financé par un projet auquel il est attaché, soit au début, soit à la fin, ou tout au long de sa durée. Cette forme de recherche a comme rôle de construire une sorte de *storytelling* (Giovalucchi et Olivier de Sardan, 2009) de l'action menée. Des rapports sont produits, basés sur des enquêtes souvent quantitatives à chacune des étapes du projet. Les ONG divisent ce travail en fonction des phases d'un projet : sa préparation (« étude de contexte »), son suivi (« suivi-évaluation »), son évaluation (« évaluation mi-parcours » ou « évaluation finale »).

Les acteurs de la recherche par projet sont parfois des internes, mais de plus en plus des consultants externalisés qui n'ont pas reçu une formation de chercheurs. Au Secours Islamique France, le chargé de suivi-évaluation avait un master en gestion de cycle de projet, par exemple. Le mouvement professionnel classique

est plutôt celui de chercheurs s'adaptant à ces exigences pour des consultances, que celui de professionnels du suivi-évaluation s'adaptant aux normes de la recherche académique. Le temps de ces recherches est parfois très réduit, éclaté entre différents acteurs aux différents moments du projet, entre sa préparation et sa mise en œuvre. La nécessité de répondre à des besoins précis, d'être dans un temps de l'action rend délicat le travail de recul et d'analyse. L'accès au terrain est souvent facilité par les contacts déjà établis, mais le risque d'« enclavage⁴ » devient conséquent (Olivier de Sardan, 1995).

Ce travail n'est pas considéré comme une recherche académique, dans la mesure où il en emprunte ses outils (questionnaire, entretiens collectifs, etc.), mais sans répondre à ses standards. En outre, il remet peu en question les actions en cours et sa fonction critique est faible, pour ne pas affecter les *storytellings* en cours. Les rapports officiels de la recherche par projet sont plutôt construits sur un mode de « consultance » (Olivier de Sardan, 2011). Codés selon un langage très normalisé (indicateurs, objectifs, cadre logique...) et souvent par des acronymes, ces documents ne font que rarement référence à des auteurs scientifiques. La recherche documentaire académique est faible, souvent remplacée par une accumulation de points de vue d'experts. Les débats autour de problèmes d'implémentation sont plus importants que les controverses scientifiques. La recherche par projet oblige aussi à réduire en partie le spectre des éléments observables. Les structures isolent des pans de réalité pour sélectionner ceux sur lesquels elles peuvent avoir un effet. Les autres pans, les autres regards sont pris en compte, mais ne concentrent pas l'essentiel des efforts. Juger la qualité de ce travail avec les critères de la recherche académique revient ainsi à le juger en fonction d'un univers de sens qui n'est pas le sien. Les formes de cette recherche produisent une légitimation de l'action menée, rarement sa remise en question.

4 Un chercheur sur le terrain n'est pas externe à une société ni complètement intégré à tous les membres de cette dernière. Il s'insère toujours à partir d'un groupe particulier qui peut biaiser son point de vue et le circonscire également à rencontrer toujours des personnes liées à ce groupe d'entrée.

Le dernier type de recherche que j'ai pu observer en ONG n'en porte pas le nom. Elle existe dans le secret des négociations internes et personnelles. En interrogeant l'une des personnes qui avaient participé à « ouvrir » les écoles coraniques à l'intervention du SIF, cette dernière m'a répondu que le plus important était le « temps passé » avec les maîtres coraniques et les élèves. Et ce temps n'était pas considéré comme celui de l'enquête ; il s'agissait du temps du projet, de sa préparation. Il n'était pas identifié comme relevant de la recherche, mais comme de la mise en œuvre, alors que la collecte des informations avait peu à peu constitué un canevas d'expériences. Ce temps passé est pourtant de l'ethnographie qui ne dit pas son nom. Il correspond à de l'observation dans le long terme, à des entretiens auprès de nombreux acteurs, à des discussions informelles, parfois en dehors même du temps officiel de travail. Une expatriée passait par exemple de nombreuses heures à parler avec des enfants talibés le soir, devant les restaurants ou les boîtes de nuit. Ces moments lui ont appris à différencier les « faux » des « vrais » petits talibés, à comprendre la place de leurs parents dans leur éducation, à observer leurs comportements en dehors des murs de l'école, autant d'observations qui l'ont aidée à mieux les comprendre.

Cet élargissement du terrain de recherche hors de terrain d'action n'était pas prévu, mais la personne ayant « ouvert » les écoles coraniques a su l'exploiter. Sans notes de terrain, sans approche programmée non plus, elle a testé, exploité ses *a priori* potentiels, démonté des hypothèses, réfléchi à des théories sur ces enfants. La visite des écoles coraniques été faite en fonction du choix des maîtres coraniques de l'Association des Maîtres Coraniques de Bamako, l'AMECBA. Les premières visites étaient officielles, faites à des moments stratégiques, lorsque par exemple les élèves récitaient fièrement le Coran. Les discussions étaient orientées vers l'action potentielle. Toutefois, sur cette première base, l'équipe du SIF a peu à peu modifié son rôle social sur le terrain, afin d'élargir ses relations au-delà de la seule action prévue par l'organisation. Pour cela, une fois la relation de confiance construite, l'équipe est venue à différents moments. Ses membres restaient de longues heures dans l'école, sans rien faire de particulier si ce n'est observer.

Les moments d'études des jeunes talibés étaient privilégiés, car ils permettaient aux agents du SIF d'être relativement plus invisibles. Progressivement, ce temps passé a modifié le rôle d'opérateur sur le terrain et a permis d'installer une relation de personne à personne et non plus de structure à structure.

Les informations, m'expliquaient cette expatriée, sont « chères » dans ce contexte. Pour cela, l'équipe s'est répartie différemment les tâches, jouant sur la multiplicité des rôles sociaux pour capter différentes informations. Les femmes de l'équipe se sont rapprochées des épouses des maîtres coraniques, tandis que les questions susceptibles d'être gênantes étaient posées par la personne expatriée, française, et qui avait plus de liberté pour transgresser certains tabous. L'équipe a ainsi appris que telle épouse de tel maître coranique avait fui l'école, et a pu ainsi interpréter certains comportements du maître coranique à la lumière de ces informations. Ce savoir collecté, « profane », est rarement écrit. Il existe dans les relations, dans les réunions, en aparté. Il peut devenir pour le chercheur un matériau de grande qualité, notamment lorsque se déplacer est impossible. Les sources sont toutefois toujours de seconde main dans ce cas-là, ce qui pose des enjeux conséquents pour l'analyse, rendant difficile par exemple une triangulation de l'information. Ces enquêtes informelles donnent parfois lieu à des rapports, mais le travail de formalisation lié à la rédaction devient le domaine des experts et nécessite des financements spécifiques.

Ces trois formes de recherche, officielle, par projet, et profane, constituent le paysage de la recherche par et pour les ONG que j'ai connu. J'ai dû me positionner face à chacune d'elles pour éviter leurs écueils et tenter de me servir de leurs avantages. Je me suis confondue parfois avec ses acteurs, ne pouvant jamais m'inscrire dans un chemin qui serait celui d'une recherche « positiviste ».

Deuxième étape du voyage : chemins de traverse et stratégies du chercheur embarqué

Les formes de la recherche par et pour les ONG confrontent le chercheur à plusieurs difficultés principales. Le rapport à la critique tout d'abord, puis le rapport au terrain et au temps des

projets, et enfin l'injonction à l'utilité. Face à ces difficultés que j'ai toujours rencontrées plus ou moins en même temps, j'ai usé de stratégies par allers-retours permanents. Ces stratégies ne s'inscrivent pas au sein d'un parcours homogène, car elles sont issues de questionnements toujours renouvelés au fil des moments de crises et de flottements.

La recherche officielle et la recherche par projet utilisent les termes des problèmes tels qu'ils sont donnés par une organisation. Elles se déploient à l'intérieur de leur logique, utilisant leur langage pour décrire des problèmes administratifs ou économiques. Comme le souligne Luc Boltanski, « les travaux d'experts se réclamant de la sociologie peuvent être réalisés (et il vaudrait mieux dire, "doivent l'être") sans que soit problématisé le cadre général dont dépendent les "variables" prises en compte » (Boltanski, 2009 : 12). La marge de manœuvre pour critiquer est donc encadrée, et celle de l'innovation également. Le chercheur est pris, lui aussi, dans ce cadre général qu'il ne peut pas problématiser librement. La tentation est grande alors d'entrer dans des formes de duplicité, de prises de notes secrètes, pour un usage futur, où l'on serait délivré de ce cadre. Cependant, cette tentation de duplicité ne peut s'exercer sans une réflexion approfondie sur ses conséquences et la mise en place de protections.

Au Secours Islamique France, j'ai essayé de construire un carnet de recherche en ligne comme manière de constituer un catalogue des recherches en cours sur le thème de la jeunesse, dans le but d'aider le projet et les futures actions du SIF dans ce domaine. Je voulais en réalité construire une recherche officielle au SIF, au-delà du temps de mon projet. L'idée du carnet a été acceptée avec enthousiasme. Toutefois, lorsque j'ai proposé un article sur les jeunes filles et le port du voile à Bamako écrit par une doctorante malienne, l'organisation a refusé sa publication. Si la problématique du port du voile en France et au Mali est tout à fait différente, le SIF considérait que l'étudiante ne pouvait s'exprimer sur ce sujet, même par le truchement de la recherche. Pour continuer d'exister dans un environnement saturé de conflits potentiels autour de l'islam, cette ONG confessionnelle maintient une position d'équilibre très délicate. Il était tout simple-

ment impossible d'aborder ce sujet, même de loin, même sans en être l'auteur. Je n'ai donc pas pu publier l'article. À la fin de mon contrat, le carnet de recherche a été complètement détaché du SIF, car personne ne pouvait s'en occuper. Il est devenu autonome, associé uniquement à mon nom et j'ai supprimé toutes les références à l'organisation dans les articles. J'ai néanmoins attendu un an supplémentaire pour finalement publier l'article sur le voile⁵. Si le rapport à la critique est conditionné aux rapports *in* et *out* de la recherche, en fonction des « alternances entre phases d'*implication* et phases de recherche plus fondamentale » (Lavigne Delville et Fresia, 2018 : 323-359), j'ai dû adapter ma critique et mon travail au fil des enjeux. Handicap International, comme le SIF, n'a jamais imposé ses limites à mon travail sous la forme d'une censure arbitraire. Le processus a toujours été argumenté. Par conséquent, j'ai dû écrire ma thèse en examinant au cas par cas la portée et la justification de mes résultats, même après la fin de mon contrat. J'ai également décidé de ne pas mobiliser une partie des données liée au projet du SIF que j'ai suivi en 2019. J'ai fait très attention à respecter le cadre du SIF, en gardant en tête les mots de Michael Burawoy selon qui « nulle prétention à l'impartialité ne peut nous dédouaner des dilemmes inhérents à notre participation au monde ou des conséquences imprévues de ce que nous écrivons » (Burawoy, 2003 : 442).

Au-delà de la question de la critique, j'ai dû également trouver des solutions pour contourner mon rapport conditionné au terrain. En travaillant pour une structure, le chercheur est officiellement associé à cette dernière. Au Mali, j'ai été accueillie comme n'importe quel expatrié en mission. Je logeais dans les maisons où vivaient déjà des expatriées permanentes. Je disposais d'un chauffeur, j'avais un bureau et une place attribuée. Je devais également respecter les consignes de sécurité et ne pas aller dans les lieux dits *no go*, car le risque d'attentat y était considéré comme trop élevé. Mon accès et ma connaissance de l'environnement étaient ainsi complètement conditionnés par les ONG. La compa-

⁵ Kimbiri, Nana, 2020, « Le port du voile : un phénomène nouveau à Bamako ? », Blog « Des épreuves aux extrêmes : être jeune(s) au Mali. Carnets de terrain sur la jeunesse », *Hypothèses.org*, Blog en sciences humaines et sociales. URL – <https://jeunessemali.hypotheses.org/461>

raison avec une institution totale serait abusive (Goffman, 2013), mais la sensation d'enfermement et de coupure avec l'extérieur était réelle, partagée par de nombreux expatriés.

J'ai cherché à échapper à ce conditionnement en m'associant avec des structures de recherche locale. À mon initiative, le SIF a ainsi contractualisé avec un jeune doctorant issu du LMI MACOTER qui est devenu mon assistant de recherche durant tout mon séjour. J'avais comme objectif de promouvoir au sein du SIF la recherche faite au Mali par des chercheurs maliens. En effet, travailler à distance revient à laisser à certains le rôle d'ordonnateurs de recherche et aux autres celui de la recherche des données. Sensibilisée aux injustices épistémologiques où des cadres de pensées sont imposés à des sociétés entières (Rouilleau-Berger, 2015), j'ai essayé d'y échapper. Toutefois, l'entrée par l'action, à cause des échéances et des modalités de « reportage », tout comme les temps courts du soutien des bailleurs permettent peu la rencontre, les hybridations de modèles intellectuels et tendent au contraire à davantage d'uniformisation. De plus, cette expérience n'a pas du tout diminué les relations de pouvoir, comme l'a souligné mon assistant quand, fait beaucoup plus tard, il m'a fait un retour sur son expérience : « Il y a surtout la question la plus lancinante qui est celle du rapport de pouvoir intellectuel. Les propositions de l'assistant ont toujours besoin de l'approbation du chercheur étranger. Tant dans la forme que dans le fond, le dernier mot revient à l'étranger. » Au nom de mes études, de ma connaissance de la « vraie » recherche, je maîtrisais les codes académiques qui permettent par exemple la publication. Le déséquilibre de notre tandem était en plus renforcé par notre relation hiérarchique. Les « chercheurs de données » sont nombreux dans la recherche par et pour les ONG. Le phénomène s'amplifie avec la montée des risques au Mali. Il pose toutefois des questions éthiques, pratiques et méthodologiques conséquentes, surtout dans un contexte d'inégalité structurelle de la recherche croissant, malgré les initiatives comme celle portée par le laboratoire mixte international MACOTER.

Échapper au cadre est aussi possible depuis les marges. La recherche opérationnelle liée à un projet laisse peu d'improvisation

pour le chercheur. Ce dernier peut toutefois réussir, en marge du travail « utile » et nécessaire, à ouvrir de nouveaux terrains ou de nouvelles thématiques en tricotant certaines problématiques ensemble. Julien Barrier, un sociologue ayant travaillé sur les effets de la recherche par projet dans les sciences dites « dures », note que les ingénieurs profitent de leurs financements octroyés pour maintenir une recherche plus fondamentale dans les plis et les vides de leur projets (Barrier, 2011). Ce travail est celui qu'il qualifie de « perruquage ».

Le terme de « perruques » reprend le vocabulaire d'usine et l'applique à la recherche. En effet, avec le travail à la chaîne, la créativité des ouvriers a été écartée. Ces derniers la reconquièrent toutefois en fabriquant de petits objets pratiques avec des restes, lors des moments de pause, lorsque la chaîne tombe en panne, etc. La métaphore peut également être déployée dans la recherche par les ONG. Au SIF, la thématique de la jeunesse s'est ajoutée à celle des enfants talibés, et entre ces deux thématiques qui ont entraîné des projets, s'est construite une petite « perruque » sur l'usage des réseaux sociaux. En observant, lors de leurs projets, l'importance des smartphones, en liant ces usages à des thématiques porteuses de financement (violence, *fakes news*, etc.), l'équipe a financé une enquête quantitative. Celle-ci répondait à des enjeux d'exploration, sans se focaliser immédiatement sur la recherche d'action. Cette « perruque » au croisement de plusieurs projets et de types de recherche a permis le développement de nouvelles problématiques.

Les « perruques » ont été d'autant plus nécessaires que l'injonction à l'utilité de ma recherche était très forte. Je n'avais pas le droit à l'errance, alors que je « coûtai » de l'argent qui aurait pu être utilisé à aider une personne dans le besoin. La nécessité d'avoir plusieurs rôles entraîne ainsi des glissements de postures conséquents (Lavigne Delville et Fresia, 2018), souvent simultanés, obligeant sans cesse à revoir les objectifs de la recherche.

Le rapport à la critique et les contraintes d'accès au terrain, tout comme celles de temps et opérationnelles m'ont donc poussé à développer différentes approches, dont aucune n'a été entièrement satisfaisante.

Dernière étape du voyage : suivre des pistes et peut-être s'arrêter en chemin

À la suite de ces expériences, j'avance grâce à des pistes de réflexion déjà ouvertes par d'autres. La première est liée à l'importance *d'élargir* la recherche par et pour les ONG le plus possible, malgré les contraintes, en suivant les conseils de Michael Burawoy (Burawoy, 2003) lorsqu'il oppose les différents avantages et difficultés d'une science réflexive et celles d'une science positiviste. Élargir revient aussi à accepter qu'on puisse ne pas être la bonne personne et renoncer à la recherche face à une situation sans issue, où les processus de pouvoir se reproduisent au cœur des solutions. La seconde piste est de chercher l'ouverture et le public, de créer le plus possible de ponts entre les mondes, de bout en bout, depuis l'enquête jusqu'à la diffusion des résultats. La recherche n'est pas seulement une activité servant l'action humanitaire, elle peut être une action en soi et porte en elle une critique susceptible de servir à toutes et à tous, les professionnels, les chercheurs, mais aussi les enquêtés (Payet *et al.*, 2022).

La recherche élargie d'une science réflexive pousse à agrandir le cadre, que cela soit fait depuis les marges, par les « perruques », ou par les moments *out*, sans nier toutefois son existence. Cela peut passer par un changement d'échelle, d'époque, de pays, etc. Le premier élargissement nécessaire pour le chercheur revient à accepter sa place de participant et ses implications. Il doit accepter la position de pouvoir qu'il peut renvoyer et tenter d'élargir son rôle en multipliant les entrées sur les terrains. C'est accepter, aussi, de ne pas être la personne la plus indiquée pour certaines recherches, et de se retirer éventuellement. Élargir, c'est aussi ne jamais renoncer à l'enquête de terrain, malgré les complications et le cadre, en cherchant des manières de le contourner, et en reconnaissant le travail des « chercheurs de données » comme producteur de sens. Ces efforts ne suppriment pas les hiérarchisations et je suis sans cesse confrontée à des remises en question pour lesquelles j'ai souvent peu de réponses. J'ai essayé par exemple de suivre cette démarche lors d'une recherche sur l'emploi des jeunes dans la crise en Afrique (Richardier, 2021), essentiellement

constituée de données secondaires. J'ai élargi cette commande en intégrant le travail d'un jeune chercheur malien, qui a fait une enquête de terrain et écrit un article. Si nous avons tous les deux été satisfaits de cette collaboration, elle me semble pourtant reproduire les mêmes enjeux : je reste commanditaire d'une recherche déléguée à une autre personne qui doit adapter son travail à mes besoins. Dans des pays où l'État est fortement délité, comme au Mali, les formes de la recherche deviennent presque exclusivement celles de la recherche par et pour les ONG. Elle représente un avenir professionnel pour nombre de jeunes chercheurs maliens qui doivent alors embrasser ses codes et les croiser avec ceux qu'ils ont appris. Pour pouvoir subvenir à leurs besoins, ils font des « consultations », terme dérivé de « consultants », auprès des ONG. Le principal enjeu de la recherche par et pour les ONG est alors celui du public et de la demande sociale. Les ONG sont financées par des commanditaires souvent extérieurs et n'ont pas toujours les moyens ni la latitude d'interroger l'ensemble des problématiques qu'elles affrontent, tandis que le chercheur peine à explorer les recherches qui lui semblent prometteuses. Les conséquences de ces processus sur les sciences sociales au Mali mériteraient une recherche à part entière.

La construction de « ponts » entre les mondes est une seconde piste possible. L'enjeu de la diffusion est souvent limité à la rédaction d'articles, ou à l'organisation de discussions. L'anthropologie du développement a déjà souligné les contradictions de ces méthodes qui ne permettent pas la construction d'une compréhension commune sans traduction (Lavigne Delville *et al.*, 2007). Toutefois, dans une recherche par et pour les ONG, la traduction devient plus simple, grâce à la porosité entre la recherche opérationnelle et académique, ainsi que par les allers-retours croissants entre l'un et l'autre des chercheurs. Mais les articles scientifiques et les rapports des ONG continuent d'appartenir à un monde d'experts, toujours aussi fermé bien qu'il se soit élargi. Les résultats des recherches semblent alors lui appartenir et ne jamais dépasser l'enceinte des murs de bibliothèques et celui des ONG. Diffuser la recherche ne veut pas dire la simplifier, ou la vulgariser, sur le modèle d'un « manque » de compétences

du public pour la comprendre (Ancori, 2016). Il s'agit d'explorer d'autres manières de traduire la recherche, notamment par le dessin ou le théâtre, pour qu'elle puisse avoir des effets dans le monde (Payet *et al.*, à paraître). Mieux traduire, c'est pouvoir communiquer avec le « terrain », et accéder avec lui à de nouvelles problématiques et remises en question. Pour cela, le sociologue et l'humanitaire ne disposent pas encore de beaucoup d'outils. J'explore pour ma part le dessin. Il me semble porter une certaine universalité, même s'il s'agit de tout un univers scientifique à penser et construire, dans sa légitimité, ses formes ainsi que sa portée (Nocerino, 2016). L'écriture est la forme la plus légitime pour diffuser la science, mais souvent aussi la plus excluante. Il devrait être possible d'accepter une science sous d'autres formes qui relèvent encore de la science, sans être un message appauvri ou simplifié. Ce travail m'apparaît essentiel pour construire une recherche qui serait non seulement mené par et pour les ONG, mais aussi par et pour les gens.

Conclusion

Accéder au terrain grâce à l'action humanitaire revient à mener une recherche embarquée, où le sociologue travaille pour une structure, dont il doit respecter le cadre et qui détermine son rapport au monde pendant l'enquête. Le sociologue travaille alors en lien avec des formes de recherche qui lui préexistent, avec lesquelles il doit composer, appartenant toujours plus ou moins à l'une ou l'autre. Acteur d'une expertise officielle, chercheur pour un projet spécifique, témoin de savoirs profanes, il mène des recherches qui présentent des avantages et des risques, autour desquels il tente de construire différentes stratégies. Éviter le cadre, jouer avec lui et ses ambiguïtés, profiter des marges sont celles que j'ai le plus mobilisées dans mon expérience de recherche au sein de plusieurs ONG. Elles m'ont montré l'importance d'élargir l'enquête à ces stratégies, dans une perspective qui serait celle d'une science réflexive, ne visant pas à remplacer la science positiviste des questionnaires et du quantitatif, mais à toujours l'ancrer dans une réalité mouvante et plurielle. L'ensemble de ces

enjeux est réuni dans une question plus large sur les formats et le public de cette recherche, car bénéficiaires et populations ont rarement la possibilité d'y accéder autrement que sous la forme de purs objets de recherche. Les questions d'accès au terrain par et pour les ONG posent en conclusions les questions de savoir pour qui et par qui se fait la recherche. Elles interrogent les conditions d'une science accessible et critique.

Bibliographie

AGIER, Michel, 2013, « Espaces et temps du gouvernement humanitaire », *Pouvoirs*, n°144, pp. 113-123.

ANCORI, Bernard, 2016, « Vulgarisation scientifique, *increasing knowledge gap* et épistémologies de la communication », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n°2, pp. 181-232.

ATLANI-DUAULT, Laëtitia et DOZON, Jean-Pierre, 2011, « Colonisation, développement, aide humanitaire. Pour une anthropologie de l'aide internationale », *Ethnologie Française*, vol. 41, n°3, pp. 393-403.

BARRIER, Julien, 2011, « La science en projets : financements sur projet, autonomie professionnelle et transformations du travail des chercheurs académiques », *Sociologie du Travail*, vol. 53, n°4, pp. 515-536.

BOLTANSKI, Luc, 2009, *De la critique : précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard.

BRABANT, Justine, 2013, « Peut-on faire de la recherche au sein d'une ONG ? », *Genèses*, vol. 1, n°90, pp. 42-61.

BURAWOY, Michel, 2003, « L'étude de cas élargie. Une approche réflexive, historique et comparée de l'enquête de terrain », in D. Cefaï (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, pp. 425-465.

GIOVALUCCHI, François et OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, 2009, « Planification, gestion et politique dans l'aide au développement : le cadre logique, outil et miroir des développeurs », *Revue Tiers Monde*, vol. 2, n°198, pp. 383.

GOFFMAN, Erwing, 2013 [1961], *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Les Éditions de Minuit.

LAVIGNE DELVILLE, Philippe, BIERSCHEK, Thomas, JAFFRÉ, Yannick et SANOUSSI, Tidjani Alou Mahaman, 2007, « À la recherche du chaînon manquant. Construire des articulations entre recherche en sciences sociales et pratique du développement », in T. Bierschenk *et al.* (dir.), *Une anthropologie entre rigueur et engagement. Essais autour de l'œuvre de Jean-Pierre Olivier de Sardan*, Leiden/Paris, Karthala, pp. 127-150.

LAVIGNE DELVILLE, Philippe, FRESIA, Marion (dir.), 2018, *Au cœur des mondes de l'aide internationale. Regards et postures ethnographiques*, Paris/Marseille, APAD/Karthala.

LOCHARD, Yves et SIMONET, Maud, 2009, *Les experts associatifs, entre savoirs profanes, militants et professionnels*, Paris, La Découverte.

MCLEAN, Duncan et JAMET, Christine, 2021, « Recherche et humanitaire : composer avec l'imprévisible, éviter les écueils », *Alternatives Humanitaires*, n°17, pp. 12-24.

NOCERINO, Pierre, 2016, « Ce que la bande dessinée nous apprend de l'écriture sociologique », *Sociologie et sociétés*, vol. 48, n°2 pp. 169-193.

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, 2011, « Promouvoir la recherche face à la consultance. Autour de l'expérience du lasdel (Niger-Bénin) », *Cahier d'études africaines*, n°202-203, pp. 511-528.

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, 2007, « De la nouvelle anthropologie du développement à la socio-anthropologie des espaces publics africains », *Revue Tiers Monde*, vol. 3, n°191, pp. 543-552.

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, 1995, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, n°1, pp. 71-109.

PAYET, Jean-Paul, 2005. «Moralisme et expertise : la double tentation de l'ethnographie », *Éducation et sociétés*, vol. 2, n°16, pp. 167-175.

PAYET, Jean-Paul, RUFIN, Diane, SERIR, Zakaria et RICHARDIER, Verena, 2022, « De quels devenirs minoritaires sommes-nous les chercheurs ? Expériences d'engagement dans la recherche collaborative et l'écriture créative », *Communication*, vol. 39, n°2, pp. 1-20.

RICHARDIER, Verena, 2021, « Employment at the Crossroads of Crises: the Experience of African Youth, Evidence synthesis », Rapport INCLUDE.

RIDDE, Valéry (dir.), 2021, « Recherche et humanitaire : les défis d'une collaboration », *Alternatives Humanitaires*, n°17, pp. 1-9.

ROULLEAU-BERGER, Laurence, 2015, « Sciences sociales "post-occidentales" : de l'Asie à l'Europe », *Socio* n°5, pp. 9-23.

VIDAL, Laurent, 1996, *Le silence et le sens : essai d'anthropologie du sida en Afrique*, Paris, Anthropos.